

113

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON



R A P P O R T

SUR LES ACTIVITES DU GROUPE DE RESISTANCE

DE L'ECOLE POLYTECHNIQUE

(Promotion 42-43 B - Hiver 1943- 1944)

-:-:-:-:-

La caractéristique de la promotion 1942-43 B est son extrême jeunesse, les plus vieux ayant juste vingt ans en 1943. Parmi eux les uns viennent des chantiers, où ils ont été fortement soumis à la propagande de Vichy, mais où la réaction a été plus forte aussi. Rares sont ceux qui gardent un bon souvenir de ce temps. Les autres sortent de "Taube". Et la vie de Taube, toute de travail, ne leur a guère laissé de loisirs pour réfléchir. On discute on est gaulliste en parole, mais l'action... Il faut la vie de l'Ecole pour faire d'un taupin un X. Ceux qui viennent de zone sud d'autre part sont encore, comme une grande partie de la jeunesse Française, fidèles à la "mystique Pétain". Ceux de zone nord ont senti passer la botte allemande plus lourdement, mais connaissent aussi la dureté de la poigne gestapo. En fait ils sont plus aptes à devenir résistants, bien que, comme toute la jeunesse ballotés entre les propagandes adverses, Vichy et Londres, on cherche sa voie, on cherche où épancher l'énergie de nos vingt ans. De GAULLE a été tellement calomnié, et Vichy sent tellement la trahison!

Tout cela fait un ensemble de mécontentements, de désirs non formulés que la vie en commun va exaspérer.

Et pourtant l'Ecole a été fortement épurée, envichyssée dans ses cadres et son mode de vie. C'est cependant dans ces circonstances déjà peu favorables que va se former le mouvement de résistance à l'Ecole.

Dès le début des études plusieurs mouvements vont se faire jour. J'étais déjà en relation depuis plusieurs mois avec "Défense de la France" (qui devait plus tard faire partie de l'O.C.F.) et je reçus l'ordre sur ma demande de grouper des adhérents au sein de l'Ecole et de former des patrouilles susceptibles d'agir éventuellement plus tard dans un court délai - quelques élèves vont ainsi se reconnaître peu à peu - Mais c'est le début de l'année, on se connaît mal, on ignore tout de l'X, on a du mal à obtenir des professions de foi catégoriques, on nous a trop recommandé la prudence. Et le bahutage, les études, le sport, la vie en groupe demandent un certain temps pour trouver son équilibre dans cette vie nouvelle. C'est ainsi que l'année finira sans grand résultat.

.....

Il faut reconnaître que pour faire un nouvel adhérent il faut commencer par le repérer, discuter longuement en amenant insidieusement la conversation sur le sujet brûlant, avant de poser la question brutale. Et tout ceci prend du temps, ce qui explique la lenteur du début et que nous ne soyons qu'une dizaine à Noël. Mais, dira-t-on, le recrutement devrait faire boule de neige. Non, parce qu'il faut compter avec le manque de zèle, le peu d'esprit d'apostolat général, la vie en "groupe" dans un cadre trop restreint. Ajoutez à cela la terreur du "communisme", le "terrorisme" dont parle la propagande de Vichy et qui effraye un grand nombre. Bref les débuts furent difficiles et poursuivis avec trop peu d'énergie. Il aurait fallu frapper les imaginations en montrant d'un seul coup qu'un mouvement organisé existait. C'était difficile parce que le secret était indispensable à cause de l'existence même de l'Ecole. Nous devions nous méfier des cadres comme des élèves ainsi que l'avenir le montera. Dès le début, il y eut quelques distributions assez régulières de journaux clandestins, mais sans grand écho. Le fruit n'était pas mur, comme toute la France d'ailleurs, car ce fut vraiment après le débarquement seulement que l'unité de tout le peuple se fit dans la Résistance.

Mais des éléments nouveaux allaient intervenir. En décembre, certains anciens de la promotion 1941 mirent M., déjà en contact avec nous en relation avec Le Rognon de la promotion 1939, à la tête du mouvement "Espoir". Entre les deux mouvements, lequel suivre? Nous optâmes pour le second. Le premier donnait en effet l'impression de manquer de chefs et de directives et de nous laisser de côté. Le second par contre, mené par des X semblait plein de promesses. Il groupait une majorité d'étudiants parisiens.

Toutes ces tergiversations avaient ralenti le rythme des recrutements. Il était en effet difficile de voir les gens de l'extérieur autrement que quelques heures au parloir.

Mais une nouvelle organisation se monte, rassemblant tous les groupes: le notre, certains élèves en liaison avec les F.T.P., d'autres avec d'autres mouvements de Paris. Et bientôt trois groupes d'une dizaine sont formés.

Le Rognon nous proposait comme activités: diffusion du journal coups de main éventuels dans Paris, transports d'armes, instruction militaire. Son programme politique était très simple, uniquement tourné vers la lutte contre l'occupant, avec indépendance des mouvements communistes. Le Rognon était bouillant d'énergie, plein d'entrain et d'activités.

Hélas, à peine repartions nous avec lui depuis quelques semaines qu'il ne vient pas à un rendez-vous. Huit jours se passent sans nouvelle. C'est la fin de janvier et nous apprenons soudain son arrestation ainsi que celle de plusieurs chefs du mouvement par la Gestapo. C'est un autre X Perrier, qui nous l'apprend et va se charger de nous. Il a réussi à reprendre contact avec nous par

l'intermédiaire des anciens de la 41. Mais il lui faut aussi reprendre les contacts supérieurs, c'est encore du temps perdu.

(C'est à ce moment qu'un élève de notre groupe quittera l'Ecole pour rejoindre un maquis du sud de la France, qu'il connaissait déjà.

Allons-nous enfin sentir quelque chose de solide? Car si le recrutement continue, une impression de vide et d'inaction totale n'est pas pour encourager notre fanatisme.

Bientôt cependant vont commencer nos activités.

Transport et diffusion de journaux clandestins:

"l'Espoir", journal d'étudiants, diffusé en grand et régulièrement. Il fait impression sur les élèves par ses appels répétés à la Résistance, malgré un certain côté superficiel. L'administration en a vent et menace de se fâcher. "Défense de la France" aussi, "Combat" et d'autres.

Transport d'armes en même temps. Un jour il s'agit de déménager un local repéré par l'ennemi, deux élèves font le mur un soir, mais il n'y a personne au rendez-vous. Un autre jour nous faisons entrer trois mitraillettes Sten dans l'Ecole. Un projet plus grand est prévu d'entrepôt d'armes dans l'Ecole même, car plusieurs employés de l'Ecole, dont surtout l'électricien sont avec nous, mais il doit être abandonné.

Instruction militaire soit en chambre, où nous nous initiions aux méthodes de guérilla, soit au cours de sorties, sur le terrain même. Nous étudions quelques pièces d'armement de maquis, armes d'infanterie, explosifs.

Nous préparons aussi des issues de l'Ecole en débouchant certains égouts.

Nous participons au sabotage des départs en Allemagne, en subtilisant et renvoyant à leurs destinataires les feuilles de recensement.

Tout ceci représente déjà un début intéressant.

Mais bientôt arrive la période des examens, Temps de chiade où l'Ecole se referme sur elle-même; où le travail intellectuel devient la seule activité. C'est encore deux mois, mars et avril, de perdus avant la reprise des cours normaux.

Nous groupons alors quelques quarante élèves, mais un peu indispusés par le manque d'activité de cette période d'attente, les difficultés matérielles, le travail lent et peu expansif de la Résistance secrète.

C'est à cette époque, que par une autre voie, je rencontre M. Lecomte-Boinet du C.N.R. Nous voulons savoir si nous sommes sur une bonne route. Il nous confirme notre rattachement à l'O.R.A. (Général Revers-Ténard). Il nous encourage mais trouve que nous sommes trop peu (40 sur 200), comprenant mal l'Ecole, car nous avons choisi la formule "peu mais bons".

La mentalité des élèves n'est à cette époque pas encore très résistante. Beaucoup ne croient pas au débarquement, le maquis ne bouge pas, encore si ce n'est les attentats "terroristes" dont parle la presse. Ce n'est pas encore le temps de l'action.

Encore un mois avant juin. Rentrés après les examens généraux, nous reprenons nos activités (journal, instruction militaire, complément des groupes). Nous montons un système d'alerte, nous recevons la promesse de départ au maquis en cas de débarquement. C'est alors qu'arrive la permission de la Pentecôte qui doit finir le 6 Juin.

Il y a eu malgré tout pendant cet hiver du travail accompli: nous nous connaissons maintenant, nous sommes groupés. Nous avons un rudiment d'instruction militaire (combien insuffisant!). Devant nous s'ouvre la possibilité de maquis. Nous avons des chefs, nous avons en quelques activités, nous avons un grand espoir d'action.

Six juin 1944 ! L'Ecole est en permission quand l'annonce du débarquement éclate comme un coup de foudre. Que va-t-il arriver de notre groupe?

En effet à peine plus de la moitié de l'effectif va se présenter à l'~~X~~ dans les premiers jours; les uns par impossibilité de circuler à travers la France, les autres parce qu'ils ont rejoint des maquis régionaux.

Quant à l'~~X~~ dans les premiers jours, craignant une opération de force, on laisse repartir tout le monde. M. de TARLE, sous-gouverneur, fait cependant aux élèves une déclaration sur la fidélité à Vichy et la discipline. Deux jours plus tard on rappellera tous les élèves sur l'ordre express de BICHELONNE, et peu à peu avec un effectif réduit l'Ecole reprendra ses cours.

Pendant ce temps et dès le 7 Juin nous avons vu PERIER qui nous annonce la formation d'un maquis en Sologne. Nous devons le rejoindre incessamment en vue d'un encadrement futur. Il nous donnera toutes indications le lendemain. Mais dans la nuit il est arrêté à son domicile, où M. avait bien failli rester coucher ce soir-là(1), à la suite d'une vaste rafle dans les têtes du mouvement.

Nous voilà donc à nouveau isolés et dans un moment critique. Que faire? Se lancer dans ce maquis dont nous ignorons presque tout? Rechercher des liaisons difficiles et longues? Nous sommes une vingtaine, reste du groupe, et nous décidons de nous répartir chez les parisiens sans ~~rentrer~~ rentrer à l'Ecole en attendant des renseignements complémentaires sur ce maquis de Sologne. Pendant huit jours c'est la course dans Paris à la recherche du fil perdu. Nous ne trouvons jamais autre chose que des sous-ordres dérouterés par les arrestations massives effectuées dans le mouvement au débarquement, et n'en sachant pas beaucoup plus que nous.

Las d'attendre nous décidons de partir sur place voir ce qu'il en est. Et par petits groupes, en train, en car, en bicyclette nous nous dirigeons sur Marcilly-en-Villette.

Que pouvions nous faire d'autre en effet? Maintenant avec le recul je regarde les événements, et ne vois pas très bien. Rester à Paris, chercher à former un groupe franc en vue de la Libération? Mais nous ne savions pas ce qu'il adviendrait de Paris! Nous n'avions plus de chefs, pas d'armes. Essayer de rejoindre les troupes débarquées? Mais il n'y avait encore que la poche normande et nous ignorions la présence de troupes françaises. C'était je crois ce qu'il y avait de mieux à faire que de chercher un maquis organisé, n'importe où.

(1) Il fut déporté au camp où se trouvait déjà Le Rognon et ses camarades et est mort à la suite des mauvais traitements.

Mais quelles déceptions allons-nous rencontrer!

Nous devons nous rendre à la ferme du By à 5 kms de la Ferté-Saint-Aubin, près de Marcilly en Villette, et le groupe devait se retrouver à un carrefour voisin.

Le voyage s'était passé pour tous sans incidents. Mais en approchant du carrefour des paysans nous arrêtent reconnaissant notre air de "réfractaires", et nous avertissent de l'exécution sommaire de 49 étudiants la veille à la ferme du BY, et de 12 autres dans une ferme voisine. Aucun n'était armé.

Nous nous glissons alors sous bois et attendons. Le village de Marcilly est plein de miliciens. Nous ne sommes plus que 15, les autres ne nous ayant jamais retrouvés. Ils devaient repartir sur Paris le lendemain, apprenant la dissolution du maquis provoquée par ces exécutions allemandes.

Mais nous ne pouvions pas durer très longtemps dans ce bois. Il fallait au plus tôt trouver du travail et de la nourriture ou repartir. M. et moi, qui sommes à bicyclette, nous mettons en chasse dans ce double but. Nous réussissons ainsi à entrer en relations avec les "résistants" du village... et quels résistants! Un chatelain fleurant la naphthaline et effrayé (il nous donnera quelque argent pour nous ravitailler), un paysan qui se charge de nous ~~rechercher~~. Mais aucun ne nous propose quelque chose à faire ils ne connaissent personne; tous ceux de Paris semblent s'être volatilisés. Un maigre renseignement nous fournit cependant un ultime espoir, mais son bien incertaine et lointaine. M. part; s'il ne trouve rien nous rentrons à Paris. Le soir il n'est pas rentré et les quatre premiers regagnent Paris. C'est alors qu'il revient enfin, avec douze heures de retard, mais plein de promesses.

Il a entendu parler d'un maquis à quelque 20 kms de Marcilly et qui accepterait d'intégrer et d'armer notre groupe. Nous décidons tous les onze de rester. Mais le lendemain ce maquis à son tour était attaqué par une colonne allemande et dispersé.

Allons-nous lâcher pied? Non, pas avant d'avoir tout essayé.

Encore huit jours de démarches sans succès, toujours cachés et nourris par notre paysan. Enfin nous tombons, par hasard, sur deux groupes d'une douzaine de garçons de Paris, vivant dans des fermes abandonnées, bien armés, assez fumistes, attendant l'ordre de commencer le travail de guérilla. Par eux nous pourrions rejoindre un certain commandant canadien, chef du maquis dissous, contrôleur des armes parachutées et directeur de la résistance régionale. Il ne s'agit plus du tout de l'organisme de Paris.

M. réussit à voir ce commandant, qui veut bien nous armer. Il nous dit de rester dans la région de Marcilly et de commencer dès que possible la guérilla sur les routes.

Une grande expédition nocturne à 30 kms de notre bois et nous entrons en possession des armes. Enfin! Nous avons un fusil-mitrailleur anglais, sept mitraillettes Sten, une carabine américaine, quelques grenades, peu de munitions, deux antiques révolvers, un poste récepteur de poche. Nous nous sentons heureux et voués aux grandes destinées! Allons-nous commencer un travail sérieux?

Non ! un nouvel événement surgit. M. LECOLTE-BOINET, dont j'ai déjà parlé plus haut a eu vent de notre aventure par des camarades restés à Paris. Il nous envoie un agent de liaison. "Le travail que vous pouvez faire en Sologne manque d'intérêt; rentrez à Paris, j'ai pour vous un travail d'officier de liaison entre Paris et les maquis de province, beaucoup plus utile et intéressant pour vous". Conseil de guerre: que faut-il faire?

Rester ici où le travail manque évidemment d'envergure en raison du faible trafic routier et de la position des allemands uniquement dans les villes. Retourner à Paris où c'est de nouveau l'inconnu qui nous attend, et nous sommes presque à la mi-juillet?

Dans le fond, notre ardeur ici n'est que superficielle, nous sommes un peu dégoûtés du manque d'organisation et de chefs, nous voudrions quelque chose de plus sérieux que de jouer au gangster. ^{Nous aurons} ~~avons~~ que depuis huit jours les autres groupes n'ont pas vu une seule voiture allemande. Par contre le message reçu semble ouvrir d'intéressantes possibilités. Nous décidons de regagner Paris, mais en emmenant nos armes en vue d'une lutte éventuelle dans la capitale pour compléter l'unique mitraillette de l'X. Mais nous nous heurtons à l'opposition formelle du commandant qui veut conserver son matériel. Il n'y a rien à faire, nous partons les mains vides.

Avons nous eu raison? Rester dans la région ne présentait pas d'intérêt, j'en suis persuadé maintenant. Mais il aurait certainement mieux valu partir avec nos armes, nous aurions été prêts pour la libération. Il était certainement difficile de voyager avec, mais c'était je crois dans le domaine des possibilités. Nous avons cru devoir obéir au commandant, qui nous avait bénévolement et gratuitement accueillis et armés. C'était plus correct.

A Paris nous prenons contact avec l'O.R.A par l'intermédiaire d'un ancien X se faisant appeler Commandant Duroc. Il nous propose de nous faire compléter notre instruction militaire, de nous charger de missions de liaison avec la province et les maquis du mouvement dont l'E.M. est à Paris, de nous faire effectuer certains coups de main quand l'opportunité s'en fera sentir. Aurons-nous cette fois plus de succès dans le choix du mouvement?

Pendant ce mois l'X a repris et les élèves sont sur le point de passer les examens généraux. Duroc nous conseille de rentrer à l'Ecole; il nous fera signe dès qu'il aura besoin de nous.

D'ailleurs presque tous les élèves sont revenus sauf quatre, dispersés dans des maquis, qui ne rentreront pas avant la libération.

L'administration nous autorisera d'ailleurs à reprendre les cours sans de trop grandes difficultés, sauf pour M. et moi. Mais nous racontons une histoire assez plausible et tout se passe bien, quoique tout le monde soupçonne nos activités, et malgré le D.E.G. et M. CLERC, collaborateur notoire, et farouche admirateur de Vichy et de sa milice. Le Gouverneur veut cependant exiger que nous ne nous occupions pas de Résistance pendant notre séjour à l'Ecole. Nous ~~refusons~~ refusons - et finalement nous rentrons quand même. Nous sommes à la mi-juillet.

Pendant ce mois en outre la promotion n'était pas restée indifférente. C. et C. ont groupés chacun de leur côté quelques élèves mais encore une fois sont tombés sur des organisations sans grande portée.

Notre travail à l'X consistera à grouper toutes ces tendances sous une autorité unique et à rassembler les éléments dispersés. Nous sommes bientôt une cinquantaine réunis, prêts à agir de suite pour peu que les événements se soient déclenchés un mois plus tôt.

Et pourtant nous avons peu de loisirs. Les examens de fin d'année vont commencer et c'est le "temps de chiade" absorbant. Que n'avons-nous résolument laissé tomber tout cela ! Les élèves de la classe 43 doivent passer les premiers. Ils termineront au début d'août, les autres vers le 15 Août.

Nous avons pendant ce temps quelques séances d'instruction militaire, armement, combat de rue. Un certain Duraton que nous a envoyé DUROC a quelques projets brumeux pour se procurer des armes; mais un fois de plus le projet échoue dans l'oeuf. D'ailleurs tout est calme dans la capitale, Paris semble dormir.

Quand arrive la fin des examens pour ceux de la classe 43, DUROC a peu de travail à nous offrir. Quelques élèves seulement sont envoyés en mission en province. Reims, Toulouse, Limoges, Lyon, Orléans, Lille, Nancy et même Rennes, au milieu des lignes, mission ~~aux~~ la plus dangereuse que prendra M. lui-même. Ce seront huit camarades et des meilleurs perdus pour nous car ils ne rentreront qu'après la libération, ayant souvent rencontré de grandes difficultés au cours de leurs expéditions. Pouvait-on garder les autres à Paris, ignorant ce que deviendrait la capitale et toujours sans armes, aucun des chefs n'étant en mesure de nous fournir un moyen de nous en procurer. DUROC à qui j'en parle constamment me répond que tout viendra en temps opportun, en fait rien ne viendra jamais. La seule mitrailleuse restée à l'X tout l'hiver a été réclamée par l'organisation du V°, à laquelle sont rattachés plusieurs employés de l'Ecole, et nous avons eu la bêtise de la leur remettre. Nous sommes donc obligés de laisser tous les autres partir chez eux. Auparavant, dans un amphithéâtre à toute la promotion, les chefs de la promotion avaient invités leurs camarades à prendre parti pour la Résistance et à rejoindre dans la mesure de leurs relations les maquis régionaux. Nous le répétons aussi et laissons partir tout le monde. Il en sera de même lorsque la classe 44 à son tour finira ses examens, de sorte que, à la mi-août, il ne reste plus qu'une quarantaine d'élèves à l'Ecole et à Paris dont une dizaine seulement rattachés à notre groupe. Ceux-ci sont occupés à quelques liaisons à l'intérieur de Paris ou avec la banlieue mais pas de travail d'envergure. Ils sont surtout dans l'attente, dans cette attente épuisante et agaçante qui se prolonge depuis des mois.

Car il est difficile d'obtenir de DUROC des précisions nettes sur ce qu'il compte faire de nous. Nous avons l'impression de passer pour quantité négligeable, ne recevant jamais que des travaux insignifiants ou des opérations importantes qui n'aboutissent pas (comme le dernier projet d'attaque de banque dont un stock d'or doit être enlevé à destination de l'Allemagne).

C'est alors que l'avance alliée approche de Paris. Que va faire Paris? Soudain les agents se mettent en grève, la Préfecture de police ouvre la lutte. Je cours chez DUROC, il me répond que c'est trop tôt, qu'il n'a pas d'ordres de l'O.R.A. Et toujours pas d'armes, toujours une impression de désordre complet. Mais les événements se précipitent, DUROC est nommé commandant du secteur ouest de Paris. Visiblement il est débordé et ne s'occupe pas de nous. Or il nous faut des armes pour faire quoique ce soit, il faut des armes! Et DUROC n'en a pas. Je cours chez ceux de l'O.C.M., avec qui je suis resté en relation, espérant trouver mieux; toujours la même réponse trop de volontaires, trop peu d'armes. Partout cette même impossibilité.

Alors je retourne chez DUROC sachant bien que chez lui je ne trouverai que des places de P.B. Quatre sont déjà depuis quelques jours au P.C. du 2ème Bureau, aux Invalides, et travaillent au service des renseignements, avec le commandant TOURNIER. Deux autres sont restés avec ceux pour le compte desquels ils assuraient des liaisons. Quant aux derniers ils seront dispersés soit au P.C. du secteur Ouest, soit au P.C. du colonel LIÈGE, rue de Seine, soit dans des sous-secteurs: Bastille, mairie du XVII^e, VIII^e, IV^e.

Quel sera leur emploi? Evidemment ce n'est pas le combat spectaculaire d'un corps franc, mais c'est souvent un travail à la fois utile et dangereux: tantôt liaisons à travers des quartiers occupés par les allemands, tantôt recherche de renseignements sur tel barrage ennemi, tantôt recherche de renforts dans un autre quartier pour une barricade F.F.I. contre attaquée, tantôt formation rapide d'une barricade dans telle rue indiquée... etc..

Ayant été moi-même rattaché dès lors au P.C. du secteur ouest, je n'ai pu suivre les activités de chacun dans ces jours embrouillés et manque de renseignements complémentaires. Je sais cependant que plusieurs ont réussi à s'armer et tenir telle barricade et que certains ont continué la lutte jusqu'aux portes du grand Paris avec ceux de la Division LECLERC.

Mais tous les autres parisiens vont aussi prendre part à l'action. Ils sont une vingtaine à loger à l'Ecole et dès le premier jour de la lutte, avec l'appui de quelques anciens de la promotion 41, ils entrent en contact avec les F.F.I. du V^e arrondissement. Mais comme nous ils ne seront armés que quelques jours après, trop tard pour prendre une part active aux combats. Les uns monteront la garde aux barricades, les autres seront employés au P.C. de la Seine, d'autres encore, restés à l'Ecole, confectionneront sur l'initiative du Professeur DUBRISAY des bouteilles incendiaires, ce qui est évidemment secondaire et moins glorieux.

D'autres, logeant à Paris et isolés vont se joindre aux groupes de leurs quartiers. Je ne crois pas qu'un seul X de Paris ne soit pas descendu dans les rues de l'insurrection pour faire quelque chose dans la lutte.

Dans les conditions défavorables qui avaient précédé pour nous le début des hostilités dans la capitale, et si les événements ont voulu que notre apport n'ait pas toujours été aussi complet que nous le désirions, pouvions-nous faire davantage?

Je considère maintenant ces jours fantastiques et il me semble tendre la voix glorieuse de Vanneau répondant : "oui! oui, vous auriez dû

abandonner tous les organismes insuffisants qui vous remorquaient, et n'avoir qu'une idée: former un corps franc polytechnicien, vous armer par tous les moyens et participer au combat seuls. Tant pis pour l'ignorance militaire, tant pis pour le manque de chefs et de moyens, la lutte était ouverte, il fallait y lancer le nom de l'Ecole. Oui, mais il y avait tant de faits contre nous, tant d'échecs successifs au cours de l'hiver, tant de déceptions, tant d'ignorance tant d'insuffisance de tout. Ah! si nous avions conservé les armes de Marcilly, si les meilleurs du groupe n'étaient pas justement partis en mission à travers la France, si tous s'étaient trouvés encore à l'Ecole !

Mais je ne crois pas que nous devions nous abandonner à un regret stérile. Notre promotion depuis sa naissance, a été avec la résistance, avec elle, elle a lutté dans la mesure de ses moyens et suivant les circonstances. Le maquis de Marcilly, la bataille de Paris, les nombreuses actions individuelles sont un gage de sa vitalité et de son esprit. Le fait d'autre part que la moitié de la promotion ait été reconnue comme Résistante par la Commission d'Epuration(1) est aussi une preuve de confiance dans la promotion comme dans l'Ecole. La promotion a eu ses tués dans les combats de la libération (BOUTHIAUX, fusillé en août à Lyon en effectuant des liaisons au titre F.F.I.), elle a fait son devoir.

Mais je crois que le plus grand espoir est encore dans le grand nombre d'élèves qui dès la libération se sont portés volontaires pour rejoindre les rangs de l'Armée Française, et surtout les 25 qui ont suivi la Division LECLERC après Paris. Non ! Nous n'avons pas démérité de l'exemple de nos Anciens.

Septembre 1945

F.C.



(1) Je sais que ce choix a été souvent injuste et a eu la grave et regrettable conséquence de scinder la promotion. Je le déplore comme tous mes camarades. Mais je veux croire cependant que ce choix marque quand même une tendance nette de la promotion.

Texte de François du CASTEL (X 1943)